

Recherches sociographiques



Marie-Marthe T. Brault, *Du loisir à l'innovation. Les associations volontaires de personnes retraitées*

Verena Bernardin-Haldemann

Volume 30, numéro 2, 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056457ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056457ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bernardin-Haldemann, V. (1989). Compte rendu de [Marie-Marthe T. Brault, *Du loisir à l'innovation. Les associations volontaires de personnes retraitées*]. *Recherches sociographiques*, 30(2), 315–316. <https://doi.org/10.7202/056457ar>

Marie-Marthe T. BRAULT, *Du loisir à l'innovation. Les associations volontaires de personnes retraitées*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1987, 176 p.

Ce livre présente les résultats d'une recherche de 1982-1983 sur 65 associations volontaires d'ânés à travers la province, en excluant celles du type de l'Âge d'Or ou de l'Association québécoise pour la défense des droits des retraités et préretraités (A.Q.D.R.), ainsi que les organisations professionnelles, telles que les retraités de l'enseignement, de la police, etc. La « mise en retrait des principales activités sociales d'une collectivité » (p. 11), plutôt que l'âge, caractérisant le retraité, cette recherche exploratoire a pour objet les « regroupements de personnes retraitées qui, de leur propre initiative ou à l'instigation d'un organisme communautaire (C.L.S.C. ou autre), ont mis sur pied un service, une organisation, un comité ou une association dont elles assument la gestion et le fonctionnement ». (P. 25.) La méthode est avant tout qualitative (entrevue d'informateurs clés) et l'analyse, inductive.

L'interrogation de départ s'énoncerait ainsi : comment les ânés, mis en marge d'une société « productiviste », s'y prennent-ils pour s'y refaire une place ? Les associations volontaires révéleraient des stratégies de réinsertion sociale qui, en majorité compensatoires, comprendraient aussi quelques « inventions sociales ». Et l'auteur d'aller à la recherche de ces « innovations ». Après un portrait général des groupements (chap. 1), elle en décrit les pratiques associatives en tant que « stratégies de socialisation » (chap. 2) dont elle souligne l'aspect novateur (chap. 3). Les femmes de la cohorte de 1910-1920 étant majoritaires à assumer des responsabilités dans ces groupes, on rend hommage à leur qualification « ès arts de faire ». (Chap. 4.) Enfin, on revoit les pratiques associatives dans le contexte de la ségrégation des âges (chap. 5) et du bénévolat (chap. 6). La conclusion livre quelques réflexions sur l'usage social et politique du temps libre et du temps libéré des individus dans la société postindustrielle.

Dans le foisonnement d'écrits récents sur les personnes âgées au Québec, dont la majorité portent sur la santé physique et mentale et l'adaptation au vieillissement, ce texte a le mérite de réfléchir sur la place que fait la société à ses retraités et sur leur façon de l'utiliser. Restreint est l'espace social qui leur est accessible, séparé de la production et du travail rémunéré (bénévolat), et refermé sur une catégorie d'âge (ségrégation). La grande majorité d'entre eux évoluent à l'intérieur de ces limites étroites qui sont idéologiquement établies par le « loisir » et le « repos ». Cependant, cet univers de la « retraite » est relativement anémique, laissant une marge de manœuvre à la définition et à l'exercice des rôles, voire à l'invention de nouveaux. Aussi, certaines pratiques associatives, même « conformistes », poussent à bout la logique du loisir et du repos, visant à asseoir un certain pouvoir à l'intérieur du modèle dominant. D'autres pratiques « émancipatrices », tout à fait minoritaires il est vrai, tendent à faire éclater ce cadre rigide, soit par le type d'activité (p. ex., coop d'habitation), soit par les catégories d'âge concernées (p. ex., entraide « intergénérationnelle »).

La motivation des ânés dans leurs activités est clairement identifiée comme une tentative de récupérer une certaine gérance de leur vie. Autrement dit, il s'agit de restaurer une autonomie qui rétablit l'équilibre des échanges sociaux, menant de la dépendance à la réciprocité, voire à une position de pouvoir. Ceci implique non seulement une certaine prédominance d'un groupe âgé par rapport à d'autres groupes, mais également une

redistribution de l'autorité à l'intérieur du groupe même. L'auteur n'a pas abordé ce dernier aspect à propos duquel deux hypothèses s'imposent : les « vieux vieux » deviennent dépendants des « jeunes vieux » (entraide et services bénévoles) et les « inventifs » sont ceux dont les considérables « potentialités » accumulées priment les « biens » (GUILLEMARD, 1972). Le cas des femmes de 1910-1920 pourrait-il le confirmer ?

Dans l'ensemble, ce livre s'impose par la question de l'utilisation de cette étroite marge de manœuvre laissée aux retraités pour reprendre leur place dans la société. La méthode de l'enquête ne peut cependant pas surmonter les problèmes inhérents au grand nombre de cadres analytiques (abordés dans l'introduction) appliqués au gré des éclairages que l'auteur veut donner à son matériel. Par ailleurs, celui-ci est à certains égards trop mince pour nourrir une analyse véritable (p. ex. les relations intergénérationnelles, chap. 5). Il reste que cet ouvrage sera stimulant pour quiconque s'intéresse aux personnes âgées au Québec. Il suggérera des questions pertinentes aux chercheurs et des pratiques « d'innovation » aux praticiens.

Verena BERNARDIN-HALDEMANN

*Département de sociologie,
Université Laval.*

Andrée FORTIN, *Le Rézo. Essai sur les coopératives d'alimentation au Québec*, Institut québécois de recherche sur la culture, 1985, 282 p. (« Documents de recherche », 5.)

Les coopératives d'alimentation saine décrites par Fortin m'ont tout simplement passionné. Après les espoirs, les refus et les petits bonheurs de la génération « contre-culturelle » des années soixante-dix, ayant vécu intensément le retour à la terre et les débats intenses à l'intérieur d'un groupe d'achat de produits naturels, membre du Rézo, j'ai redécouvert avec plaisir dans cet essai tous les éléments qui composaient alors le kaléidoscope idéologique du temps. Par ailleurs, j'apprécie le travail, l'approche critique de l'intervention sociologique qui a précédé et accompagné la plongée de l'auteur dans le quotidien du réseau.

Refuser la glaciale et souvent fausse objectivité de la « distance critique » entre le chercheur et son objet pour se risquer dans l'intervention avec et non pas sur les groupes populaires a amené l'auteur à recueillir et à recomposer la dynamique de l'organisme et celle des contradictions entre le vécu et les aspirations philosophiques de cette époque. Il s'agissait de « retracer l'histoire du Rézo » de 1970 à 1982-1983, d'« analyser le fonctionnement coopératif et autogestionnaire des diverses instances du Rézo », et de « cerner le projet de société, s'il y en a un, véhiculé par le Rézo ». Ça donne un ouvrage riche et marquant sur deux plans : d'abord comme relevé des composantes du discours idéologique de la contre-culture ; également comme une des rares analyses en profondeur de la structuration d'une association, de ses crises caractéristiques, depuis l'euphorie des commencements jusqu'à sa quasi-institutionnalisation aux temps des remises en question.